

## « L'éducation spécialisée au quotidien »

collection fondée par Joseph Rouzel

et dirigée par Daniel Terral

La profession d'éducateur reste mal connue. Elle est bien souvent confondue avec les professions de l'enseignement. Ou bien, on la restreint à un type de population : les éducateurs s'occupent des enfants. Mais que sont les éducateurs ? Que font les éducateurs ? C'est devant ce genre de questions que surgit une difficulté : ceux qui y répondent ne sont pas ceux qui exercent le métier. Passé le temps des pionniers, comme Joubrel, Deligny, la profession est devenue presque muette. Les éducateurs n'interviennent pas dans les colloques où l'on évoque les questions cruciales du social et de l'éducation spécialisée. Ils n'écrivent pas, dit-on.

Et pourtant les éducateurs travaillent, auprès de handicapés, malades mentaux, délinquants, asociaux, toxicomanes, dans des foyers, des institutions, des quartiers, des lieux d'accueil, en milieu ouvert ou en internat... L'éducation spéciale, ce sont des dizaines de milliers de professionnels en France prenant en charge des personnes de tous âges : enfants, adolescents, adultes, vieillards, en grande souffrance, avec pour but commun de les accompagner, les aider, les soutenir dans l'appropriation de leur espace physique, psychique et social. Et ils écrivent.

En donnant la parole aux acteurs de terrain, cette collection propose aux éducateurs, ces bricoleurs du quotidien et autres braconniers de l'insolite, de prendre la parole, de dire et d'écrire par eux-mêmes ce qui constitue l'essence de leur travail, et d'abord leur clinique. Avec pour visée, dans l'élaboration que met en branle l'écriture, de participer à la production de connaissances propres, et ainsi à la constitution d'un savoir disciplinaire dont l'actuel défaut a pour premier effet de les priver gravement d'une pleine participation au champ des sciences de l'Homme.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

# Le travail social comme initiation

DES MÊMES AUTEURS

Thierry Goguel d'Allondans a notamment publié :

*Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold Van Gennep*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. « Lectures », 2002.

*Anthropo-logiques d'un travailleur social. Passeurs, passages, passants*, Paris, Téraèdre, coll. « L'anthropologie au coin de la rue », 2003.

*Les gardiens du seuil. Lecture anthropologique du travail social*, Montréal, Liber, 2005.

*Les sexualités initiatiques. La révolution sexuelle n'a pas eu lieu*, Paris, Belin, coll. « Nouveaux Mondes », 2005.

*Réseau positif* (scénario d'une bande dessinée de prévention du sida pour les 12-25 ans), Strasbourg, AtelierBD, 2005.

(dir.) *Éducation renforcée. La prise en charge des mineurs délinquants en France*, Paris, Téraèdre, coll. « Passage aux Actes », 2008.

(dir.) *Chemins vers l'âge d'homme. Les risques à l'adolescence*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. « Sociologie au coin de la rue », 2008.

Jean-François Gomez a notamment publié :

*L'éducateur et son autre histoire, ou mort d'un pédagogue*, Genève, Éditions des Deux Continents, coll. « Trajets » [1981], 1994.

*D'ailleurs... L'institution dans tous ses états* (roman, suivi d'un échange avec Fernand Deligny), Toulouse, érès, coll. « L'éducation spécialisée au quotidien », 1996.

*Déficiences mentales : le devenir adulte. La personne en quête de sens*, Toulouse, érès, coll. « Connaissances de la diversité », 2001.

*Un éducateur dans les murs. Poème anti-pédagogique pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Téraèdre, coll. « Tains sociaux » [1978], 2004.

*Handicap, éthique et institution*, Paris, Dunod, 2005.

*Le temps des rites. Handicaps et handicapés*, Québec, Presses de l'université Laval [2001], 2005.

*Le travail social à l'épreuve du handicap. Transmettre, apprendre, résister*, Paris, Dunod, 2007.

*L'éducation spécialisée, un chemin de vie. Récit-journal*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire de vie et formation », 2007.

Thierry Goguel d'Allondans  
et Jean-François Gomez

# Le travail social comme initiation

## Anthropologies buissonnières

Préface de François Laplantine

L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE AU QUOTIDIEN

érès  
éditions

## Table des matières

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Photographie de Thierry Goguel d'Allondans,  
Amazonie équatorienne :  
embarcadère à coca sur le fleuve Wapo, juillet 2010

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3176-1  
Première édition © Éditions érès 2011  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, numérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

PRÉFACE de François Laplantine.....	9
INTRODUCTION : Thierry Goguel d'Allondans.....	15
I. UN ANTHROPOLOGUE À LA CUISINE	
Jean-François Gomez interroge Thierry Goguel d'Allondans	
L'individu, la communauté et la place.....	33
<i>[Pradelles de Latour ou rencontre d'un ethnologue et de l'ethnologie – Le rite de passage comme entrée principale – Lire Flaubert ou le conte de saint Julien l'Hospitalier – Une anomie moderne : l'hôpital de Strasbourg – Adolescences, adolescents – Le passage adolescent – Rites de communion qui sont vraiment solennelles – Extension du phénomène adolescent dans les sociétés modernes – Pourquoi dans les vrais rites fait-on les choses sans le sentiment de les faire ? – Réflexion sur la responsabilité et le service militaire – Engagements, nation et nationalité – Réinventer les rites de passage – Les rites des Gbayas]</i>	
Religion et rupture, ce qui relie et ce qui sépare.....	51
<i>[La rue de l'enfance – Rencontre avec les jésuites – La salle où tout était différent – L'enseignement des jésuites – Étapes du rituel – Rituel et initiation – Premiers aspects de la formation – Du pivotement du sacré – Enseignement de Carlos Castaneda – Une expérience d'hospitalisation comme initiation – L'initiation c'est la question du corps – Deux autres rencontres jésuitiques et un professeur québécois – Un stage atypique en pouponnière – Que dire de ma formation qu'on a désignée comme initiale – Attitude et posture de formateur – Comment j'ai traversé Mai 68 – Adultes en centre d'hébergement : un autre triptyque]</i>	
La rencontre, chemin qui se fait en marchant.....	71
<i>[Retour à Carlos Castaneda : déplacer le point d'assemblage – Rencontre avec un dominicain – Une autre rencontre improbable – Recherches, découvertes, colloques – Jean Oury, donner, recevoir et</i>	

<p>rendre – Daniel Sibony, la place et l'entre-deux – Premier cursus universitaire : vers la sociologie – Un fameux colloque puis un livre – De la sociologie à l'anthropologie – Formateur – Les Pieds nickelés et les conduites à risque – Retour au passeur : vers une refondation théorique ? – La thèse est un passage – Armand Touati et la revue Sciences de l'homme &amp; Sociétés – Fascination des adolescents ?]</p>		<p>« moindre geste » à la « moindre des choses » – La question rituelle – Institutions homéopathiques et allopathiques – La libre circulation de l'institution – Qu'est-ce qu'une tentative ? – Il pleut à travers le marabout]</p>	
De la cuisine à la psychanalyse, et inversement .....	91	Tauromachie et travail social, l'arène et l'institution .....	161
<p>[Retour à la cuisine : un centre d'hébergement – Demandez-lui toujours ce qu'il mange ! – Ma première intervention publique – Encore la table... et les nappes – D'un inspecteur DDASS et d'un tournedos Rossini – Au Maroc, à une quarantaine de kilomètres de la ville – Ruptures et dégagements : penser l'avant, penser l'après – Voyages d'étude, voyages humanitaires – Un texte de Saint-Exupéry – La psychanalyse, le sacré et l'inconscient – Le procédurier et le procédural – Démarrer en psychanalyse]</p>		<p>[Retour de Nîmes et histoire de Nimeño II – La corrida comme métaphore – L'acte éducatif et son opacité – La communauté villageoise – S'occuper des morts... et se sentir vivant – Les trois questions cardinales – L'argent – Y mettre les formes : histoires de nappes (bis) – Fêter un départ dans l'institution – D'Éros et des rites d'alliance – Rites d'institution]</p>	
<p>II. CORRIDAS ET CORBILLARDS</p>			
<p>Thierry Goguel d'Allondans interroge Jean-François Gomez</p>			
De l'origine de soi à l'origine du Monde.....	111	D'hier à aujourd'hui, dire le travail social .....	181
<p>[La question de l'origine – Retrouvailles, souvenirs et rituels – Histoires de familles – Maladie d'un frère – Sale erreur de diagnostic – Une histoire inoubliable – Instruction – La littérature c'était elle – Curés, patronages et paroisses – Saint François d'Assise et le Père de Foucauld ; un enseignement laïque et républicain – Une certaine religiosité – L'escadron blanc nous mène au désert – Le scoutisme, une approche des rituels – La rencontre – La Route, découverte de soi mais aussi de l'Occitanie – Les petites Espagnes – Les feux de la Saint-Jean]</p>		<p>[Où sont les pédagogies innovantes ? – Tosquelles, Oury, Deligny – Une modification perceptible des temporalités – Les situations d'urgence – Le devoir de transmission – Le grand écart : management et pratique sociale – « Nous ne parlons pas le même langage » – Le travail social, c'est un service – Savoir institutionnel et « tour de main » – Du professionnalisme et de la précision – Déontologie, morale, éthique – Réformes des diplômes : une logique d'arasement ? – Encore la psychothérapie institutionnelle – Soigner les articulations – Le mythe de Frankenstein – Le mythe de Prométhée – La métaphore de la pâte feuilletée – Le pontifex – Où l'on malmène le professionnel, on malmène l'usager – Processus de réification : accompagnement de l'éducateur ou de l'infirmier]</p>	
De quelques alliances et autres séparations .....	127	Comment supporter « ça » ? .....	197
<p>[Une inscription sociale et communautaire – Le visage de ma grand-mère – Découverte du handicap et de la déficience dans le monde adulte – Là où la vie et la mort sont mêlées – « C'est fou ce qu'on peut apprendre dans un enterrement » – Mariages, naissances, parrainages et autres rites – Les livres, parcours existentiel – Études universitaires – Histoires de vie, épreuves de vie, rituels – Psychomotricité, apprendre à faire avec le corps – Rencontres d'exception – François Tosquelles et André Chaurand – Tosquelles et le lien avec la question de l'écriture]</p>		<p>[La « part des anges », supervision et supercherie – Un tour vers les petites et grandes associations, l'action citoyenne – Les banlieues et la prévention – Apprendre à penser, se perdre, essayer, propositions actuelles pour de futurs travailleurs sociaux – À quoi et à qui se référer ? Puissance et limites des livres – Retour au concept de fête – Road to nowhere – « Papa, est-ce que je pourrais être amoureux d'une femme ? » – Droits des personnes handicapées à la parentalité – La marge et la zone – Tosquelles et la guerre – Les « ça va de soi »]</p>	
Du « moindre geste » à la « moindre des choses ».....	145	La relation d'aide : questions en suspens et perspectives.....	211
<p>[L'auteur de Graine de crapule – Je cherchais du vin et j'ai rencontré l'eau – Une voix – Une salle qui se vide – La séance du film inachevé – Fernand Deligny et Jean Oury – « Il faisait que ça, lire et écrire » – Du</p>		<p>[Les « fantassins du social » – Les personnes dépendantes – La VAE : entre connaissance et reconnaissance – L'arasement. « Après tout, il font le même travail » – « C'est un cheminement long et laborieux, une voie initiatique » – La suppression des épreuves – Une histoire</p>	

*de chaman – François Laplantine et le lâcher-prise – Expérience de formateur. Les AIS et la mort – Retour au sexe, à l'argent et au vieux Tom – Le trop-plein, partir, voyages d'étude – Les stages en institution : une punition ? – Devenir « trader » et perdre le sens et la chair du monde – « Mon frère aime le jazz, mais ni l'alcool ni les cigarettes » – La « rencontre sans visage » – Politique et démocratie]*

CONCLUSION, Jean-François Gomez.....	225
BIBLIOGRAPHIE .....	237
INDEX DES AUTEURS.....	245

*À nos pairs,  
éducateurs d'hier, d'aujourd'hui, de demain,  
avec une pensée particulière pour nos filleuls  
de l'institut de travail social (ITS) de Tours...*

«[...] le petit prince eut un très joli éclat de rire qui m'irrita beaucoup.  
Je désire que l'on prenne mes malheurs au sérieux. Puis il ajouta :  
Alors, toi aussi tu viens du ciel! De quelle planète es-tu?  
J'entrevis aussitôt une lueur, dans le mystère de sa présence, et  
j'interrogeai brusquement:  
Tu viens donc d'une autre planète?  
Mais il ne me répondit pas.»  
Antoine de Saint-Exupéry

## Préface

Voici un livre qui n'est pas seulement passionnant ; il est aussi étonnant. Les deux auteurs, éducateurs spécialisés engagés dans la formation, ont une expérience exceptionnelle du travail social et font preuve d'une curiosité inouïe. Il va bien sûr être question d'éducation et d'institution mais aussi de religion (tous les deux ont une «éducation religieuse mais pas trop»), de théologie, de philosophie, de psychanalyse («l'inconscient est ce qui nous échappe»), de cuisine, de littérature, dans ce texte qui se réclame de Saint-Exupéry.

Thierry Goguel d'Allondans et Jean-François Gomez viennent d'horizons différents. Le premier est un homme de l'Est, né dans une famille protestante célèbre, mais il a été également marqué par ce que lui ont transmis en Alsace les pères jésuites, ces «grands pédagogues», «ces grands éducateurs qui s'ignoraient». Il se présente volontiers comme «éducateur-cuisinier» et il ne fait aucun doute qu'il s'y connaît lorsqu'il parle de la pâte feuilletée, donne la recette du baeckeoffe ou encore prépare une tarte flambée (pour Jean Oury). Jean-François Gomez, quant à lui, retrace son enfance occitane et nous fait partager sa passion pour le chant et la musique.

Il y a quelque chose de très concret dans ce livre. C'est un livre d'une extrême sensualité. C'est un livre physique qui n'est jamais statique et ne permet guère au lecteur de se reposer. Non seulement parce que les auteurs se déplacent (dans les ruelles ou sur les remparts d'Aigues-Mortes qui est le pays de Jean-François Gomez) mais parce que le texte ne cesse de se transformer au fil des sujets évoqués.

Un grand nombre d'ouvrages de sciences humaines et sociales sont très bien faits. Ils sont d'une linéarité parfaite. Ils sont construits à partir de ce que Wittgenstein appelle l'«ordre des

causes» ou bien l'«ordre des raisons». Ce sont des ouvrages rassurants et inoffensifs. Celui-ci ne l'est pas du tout. Il introduit du trouble et de la turbulence dans la pensée. C'est un livre résolument réflexif. Il aborde à maintes reprises la question de notre rapport à la mort (à la mort physique, à la mort de la pensée et à la mort des institutions). Mais c'est un livre malicieux et enjoué. Il est même parfois franchement drôle et il m'est même arrivé d'en interrompre la lecture tant j'étais pris par un éclat de rire.

Une grande partie de son originalité tient à sa forme qui est celle de l'entretien. Dans les quatre premiers entretiens (*Un anthropologue à la cuisine*) Jean-François Gomez interroge Thierry Goguel d'Allondans alors que dans les quatre entretiens suivants (*Corridas et corbillards*), c'est Thierry Goguel d'Allondans qui questionne Jean-François Gomez. Les trois derniers entretiens, plus ouverts encore, sont intitulés *Regards croisés*.

Comme pour nos deux auteurs une véritable politique du travail social ne va pas sans une poétique (au sens grec d'« un faire ») car elle est interrogée, travaillée et retravaillée dans le langage, qu'il me soit permis de proposer quelques réflexions sur la forme adoptée : l'entretien.

Ce dernier procède du mouvement imprévisible du langage à plusieurs voix qui jaillit *entre* ce qui tient. C'est le *entre* et l'*entre-deux* de l'entretien qui fissure le *tien* (au sens d'une colle ou d'un ciment) mais aussi le *tien* dans son caractère possessif de ce que l'on croit pouvoir *tenir* fermement ou avoir envie de *re-tenir*, de saisir en constituant une unité compacte et homogène. Faites d'essais, d'erreurs, de tâtonnements, d'hésitations ainsi que d'improvisations, les paroles de l'un et de l'autre, ou plus précisément les paroles qui vont de l'un à l'autre ne sont pas simultanées même si parfois elles s'enchevêtrent. L'un parle, puis l'autre lui répond en pouvant provoquer une rupture dans la linéarité de ce qui avait été dit et peut se voir contredit ou du moins infléchi. Ces paroles ne se superposent pas. Elles ne tiennent pas ensemble, mais sont susceptibles de *s'entre-tenir* et non de *s'emboîter* purement et simplement. C'est donc bien cet *entre* et cet *entre-deux* qui maintiennent la séparation et la distance, si minimes soient-elles, séparation et distance qui s'opposent à ce qui forme de l'un, de l'unité et de l'indifférence (littéralement sans différence). L'entretien ainsi compris n'a pas pour horizon un troisième terme pouvant englober l'un et l'autre.

Nous allons nous trouver confrontés enfin à un entretien écrit. Mais dans ce texte oral, nous allons le voir, la langue parlée n'est jamais recouverte et dissoute dans l'écrit. Des entretiens publiés

(notamment chez de grands éditeurs), il y en a certes à foison. L'entretien avec des hommes politiques (qui en disent trop) ou avec des vedettes du sport ou du show-business (qui, elles, n'ont souvent rigoureusement rien à dire) tend à devenir une facilité, une mode : celle du vite fait dispensant d'écrire. Mais comme le texte que nous allons lire se situe à l'extrême opposé de ces complaisances, je voudrais défendre ce genre hybride mêlant de l'oralité et de la textualité, tel qu'il a été initié non par Platon (toujours prompt dans ses *Dialogues* à clouer le bec à son interlocuteur) mais par Confucius en Chine et beaucoup plus tardivement par Diderot en Europe. L'entretien ainsi conçu est un genre mineur au sens où Gilles Deleuze parle de « littérature mineure ». Une « littérature mineure », estime l'auteur de *Critique et clinique* mais aussi des *Dialogues* avec Claire Parnet, n'est pas celle d'un langage mineur insuffisamment élaboré, c'est celle d'une langue qui creuse la langue majeure et majestueuse, et qui est donc susceptible de mettre en question ce que nos publications savantes peuvent avoir de solennel et surtout de définitif.

L'entretien qui nous est proposé ici – et qui peut être aussi compris au sens d'entretenir un feu et plus encore d'entretenir une amitié – est fait de parcours et de détours, de trajets (plus que de projets) et d'expériences (plus que d'expérimentations, notion dont les deux auteurs se méfient car ils y décèlent un risque de supériorité et d'extériorité de l'observateur). À travers ce dialogue non seulement entre deux auteurs, mais avec un nombre considérable d'acteurs (et non d'agents au sens de Pierre Bourdieu), à travers ces histoires de vie remémorées et racontées, se profile une pensée du don consistant non seulement à recevoir mais à partager et à restituer sous une forme nouvelle ce que l'on a reçu.

Ce livre est placé sous le signe de la rencontre de tous ceux qui ont permis de la générer. La rencontre notamment de Thierry Goguel d'Allondans avec le philosophe Guy Ménard, les anthropologues Charles-Henry Pradelles de Latour et David Le Breton, et la psychanalyste Christiane Strohl. La rencontre de Jean-François Gomez avec François Tosquelles, Fernand Deligny, Jean Oury et Gérard Mendel.

Une autre forme de rencontre – celle du travail social et de l'anthropologie – constitue l'un des fils directeurs de cet ouvrage. L'anthropologie permet de décentrer le travail social et même de le désoccidentaliser. De leur confrontation qui, à ma connaissance, est pionnière, peut naître une réflexion que je ne vais faire ici qu'esquisser et qui n'engage nullement les deux auteurs de ce livre. Cette réflexion concerne les rapports entre la profession et la

discipline. Il me semble qu'il y a des disciplines sans profession, des professions sans discipline et des activités enfin dans lesquelles coïncident totalement la profession et la discipline. L'anthropologie, comme la sociologie, comme la philosophie, sont des disciplines. Je le dirai moins de la psychologie et moins encore des sciences de l'éducation. Personnellement, je peux être reconnu par ce que l'on appelle la communauté scientifique comme anthropologue, mais la profession que j'exerce est celle de professeur. Il en va différemment au Canada, aux États-Unis et dans une certaine mesure au Brésil et au Pérou où l'anthropologie peut être reconnue comme une profession. Contrairement à un certain nombre de métiers dans lesquels la discipline et la profession ne font qu'un (avocats, médecins, architectes), le travail social de même que les soins infirmiers sont totalement reconnus comme des professions sans relever pour autant d'une discipline. Je veux dire d'une discipline exclusive.

L'originalité du livre de Thierry Goguel d'Allondans et Jean-François Gomez est d'introduire de manière explicite un lien privilégié entre le travail social et l'anthropologie. Un lien de complémentarité au sens de l'épistémologie ethnopsychanalytique créée par Georges Devereux. Un lien de réciprocité aussi et surtout car l'anthropologie n'a rien d'une discipline rectrice surplombant son objet. Elle suppose, dans son attitude d'imprégnation de la culture des autres consistant en une acculturation à l'envers, une part d'indiscipline méthodique. C'est ce qu'ont bien compris nos deux auteurs qui, en rupture avec toute position autoritaire d'asymétrie, montrent que l'expérience du travail social est susceptible de renouveler l'anthropologie contemporaine.

Voici donc un ouvrage qui n'a pas de centre à partir duquel un pôle s'autocréderait d'être la mesure de l'autre. Il n'est pas géographiquement centré. L'expérience du Québec, de sociétés d'Afrique et d'Amérique latine permet à Thierry Goguel d'Allondans (qui parle de son enfance alsacienne non à partir de l'Alsace mais depuis Aigues-Mortes, chez Jean-François Gomez) d'introduire de la relativité, sans céder pour autant à un relativisme dogmatique. L'ouvrage n'est pas égocentré car les deux auteurs ne cessent de sortir d'eux-mêmes (par la psychanalyse notamment par laquelle ils sont passés l'un et l'autre).

Cette acentralité est sans doute plus aiguë encore lorsqu'il s'agit des institutions dans lesquelles ils ont travaillé ou travaillent dans la perspective d'interactions multiples et chaque fois singulières. L'enfant, lorsqu'il s'agit de lui, se trouve confronté à une pluralité de visages et des paroles (éducateurs, médecins,

infirmières, psychologues...) dont aucun n'a plus de légitimité que les autres. Et puis il y a le dehors de l'institution qui, loin de se réduire au triangle freudien, comprend les professeurs, les copains, sans oublier l'écran de télévision ou d'ordinateur qui exerce une influence croissante. C'est cette multiplicité d'instances que l'éducateur se doit de prendre en compte dans une activité institutionnelle exercée au seul service des enfants, ce qui est pour les deux auteurs la règle d'or, la seule à vrai dire avec laquelle il n'est pas possible de transiger. Ce respect et cette considération des enfants, pour reprendre la définition de la psychothérapie institutionnelle par Jean Oury rappelée dans l'un des entretiens, «c'est la moindre des choses».

Le livre avance dans l'errance et l'hospitalité ; c'est d'ailleurs le titre de l'un des ouvrages de Thierry Goguel d'Allondans, qui se demande dès l'introduction : « Qui suis-je pour l'autre ? Qu'est-il pour moi ? », ce qui appelle une troisième interrogation qui pourrait être formulée ainsi : que pouvons-nous faire ensemble ? Qu'il s'agisse de personnes handicapées, d'hommes et de femmes en situation de précarité ou du devenir adulte d'adolescents en crise, une ligne de force organise l'ensemble des réflexions : les rites (de passage, insiste Thierry Goguel d'Allondans), lesquels sont étroitement liés au corps. Les deux auteurs en proposent chacun une définition. Jean-François Gomez : « Le rite, c'est une séparation qui fait lien. » Thierry Goguel d'Allondans : « Le processus de formation est une initiation. »

Dans l'approche sensible et minutieuse proposée, qui procède par « petites touches » (selon l'expression de Jean-François Gomez à propos de ce qu'il a appris au contact d'Oury et de Deligny), il ne s'agit plus de juguler une crise en héros (la figure de Zorro) dans l'illusion que l'on maîtrise parfaitement une situation, mais de procéder de manière « homéopathique », c'est-à-dire « infinitésimale » (Jean-François Gomez). L'éducateur est un « médiateur », un « transmetteur », un « passeur » ou encore un « éveilleur » qui travaille non pas *sur* une réalité sociale préconstituée, mais *dans* une réalité en train de se faire *avec* une multiplicité d'acteurs. C'est à travers ce cheminement qu'un certain nombre de concepts sont progressivement élaborés. Mais ils n'ont rien d'imposé et peuvent être discutés. Une institution n'est pas un établissement, tenter n'est pas expérimenter (Jean-François Gomez), un processus n'est pas une procédure (Thierry Goguel d'Allondans), le procédural n'est pas le procédurier (Jean-François Gomez)...

Les deux auteurs-éducateurs-chercheurs sont des amoureux fous du langage, mais ils ont aussi un très grand souci de tout ce



qui peut l'excéder moins au sens de le dépasser que de l'exaspérer, de le contrarier. La grande qualité de cet ouvrage qui n'impose jamais autoritairement des significations au lecteur est, à l'instar de ce que devrait être une institution, sa respiration. C'est un texte ouvert, rebelle à toute saturation. Cet esprit d'ouverture est une résistance au fantasme de complétude et de perfection qui peut recéler un projet institutionnel rationalo-technocratique oublieux de la part de rêve et de désir dont nous manquons singulièrement aujourd'hui. Thierry Goguel d'Allondans et Jean-François Gomez sont des hommes libres qui refusent de s'en laisser conter avec l'imposition et l'adoption d'une normativité univoque et uniforme. Ils savent qu'ils ont des adversaires résolus et n'hésitent pas à introduire du trouble par rapport aux «textes qui ignorent les pierres et les étoiles», ainsi que l'écrit Jean-François Gomez à la fin du livre.

Cette distance par rapport à l'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme européen ne doit pas nous faire perdre de vue que c'est bien le sujet qui est au cœur de ce livre. Mais ce sujet n'a plus rien de monolithique. Le sujet du travail social dont il va être question est un sujet collectif et polyphonique qui ne cherche pas pour autant à résorber ses contradictions. On a souvent tendance à confondre la subjectivité avec la partialité, voire avec l'irrationalité, en l'opposant à l'objectivité. Mais la subjectivité (ici des deux auteurs et de nombreux acteurs) est la condition d'une connaissance et d'une action précise et responsable. Aussi convient-il de revendiquer la subjectivité car sans elle, le sujet n'est plus responsable, et alors on peut dire et écrire n'importe quoi.

Je suis reconnaissant à Thierry Goguel d'Allondans et à Jean-François Gomez de ne pas parler du travail social comme d'une «pratique sociale» impersonnelle et monotone à une époque où tout (l'alimentation, le sport, la sexualité, la santé...) tend à devenir «pratique sociale». Il s'agit pour eux de tout autre chose: ce qu'ils appellent avec justesse et vigueur «l'acte éducatif». Ce dernier n'a rien d'abstrait ni d'anonyme. Il n'existe pas en lui-même mais en situation et à travers des interactions toujours singulières. Voici en fait le véritable sujet de ces entretiens: «Un travail social revitalisé» (Jean-François Gomez) dans une institution vivante. Ce livre, nous allons le voir, crée de la pensée, laquelle ne va pas sans négativité. Il nous transmet de l'énergie.

François Laplantine

## Introduction

*Pour moi, c'est un miracle que les enfants  
survivent à leurs parents, à l'école, à la société.*  
Maurice Sendak<sup>1</sup>

*L'anthropologie pour moi c'est l'imaginaire et le symbolique  
qui accompagnent le déroulement de la vie.  
C'est-à-dire qui accompagnent la naissance, la procréation,  
l'enfance, la séparation, etc.,  
tous les rites symboliques.*  
Jacques Lévine<sup>2</sup>

*L'anthropologie est plus que jamais nécessaire  
pour mieux comprendre le monde globalisé  
dans lequel nous vivons et continuerons à vivre.  
Ce n'est pas la biologie moléculaire ni les nanotechnologies  
qui vont nous apprendre ce que signifie être chiite ou sunnite ou pachtoun,  
ou nous expliquer l'histoire de l'expansion coloniale de l'Occident.*  
Maurice Godelier<sup>3</sup>

Ce livre, par la forme qu'il revêt, des entretiens et des dialogues, est d'abord un hommage à la tradition orale, au risque de la parole, d'une parole vraie qui peut nous échapper. Les habitués

1. Interview de M. Sendak, auteur pour la jeunesse et notamment de : *Max et les maximonstres*, Paris, École des loisirs [1963], 1973.

2. J. Lévine, «Entretien avec J. Lévine», *Cultures & Sociétés*, Paris, Téraèdre, n°11, juillet 2009.

3. M. Godelier, *Communauté, Société, Culture. Trois clefs pour comprendre les identités en conflits*, Paris, CNRS Éditions, 2009, p. 60.

des congrès, colloques et autres séminaires savants connaissent la difficulté d'écouter certaines contributions (des textes denses lus, des commentaires sur fond de *PowerPoint*, des interventions magistrales qui bouclent, contiennent et finalement enferment un sujet, etc.) et, *a contrario*, le risque du détour, de la surprise, parce que l'orateur ose, en responsabilité, regarder son public et s'aventurer à lui parler (ce qui n'exclut pas d'avoir préparé son intervention ou plutôt de s'y être préparé). C'est de ce type d'aventure que nous avons envie, Jean-François Gomez et moi-même.

Mais ce livre-là, à quatre mains et deux voix, est aussi un travail de rencontre : avant tout entre les deux auteurs, mais encore entre l'anthropologie et le travail social, et entre bien des petits et grands « autres » de surcroît. Et c'est bien le moins, car l'anthropologie et le travail social ont, parmi de nombreux points communs, celui de travailler sur les espaces possibles de rencontres. Pour avancer, un peu, sur leurs chemins respectifs, il leur faut tout à la fois – anthropologues et travailleurs sociaux – se rendre disponibles (en se débarrassant préalablement des scories de nos éducations ethnocentristes) et – comme le dit si bien Jean Oury<sup>4</sup> – « favoriser les rencontres », c'est-à-dire permettre ou rendre possibles les échanges matériels, les échanges de paroles, etc. Pour faire chic et choc : être dans une perspective maussienne<sup>5</sup>, du don et du contre-don, dans la triple obligation du « donner, recevoir et rendre ». Nous y reviendrons.

Rencontrer, c'est aller au-devant de quelqu'un qui vient. Certes, mais comment ? Oser la rencontre avec : un enfant trisomique, à mes côtés dans le bus, débordant d'affection et de morve ; un adolescent, dans un centre commercial, apeuré et provocateur, avec « les insignes de sa tribu urbaine » ; une jeune gitane, robe et cheveux au vent, qui veut absolument laver le pare-brise de ma voiture ; cet homme distingué, en complet-veston, qui me passe devant dans une file d'attente ; un homme clochardisé qui me demande, timidement, un euro « pour vivre » ; cet autre homme qui me ressemble étrangement, presque un sosie ; une femme en *burqa* qui cherche ses enfants à « l'école de la République » ; une adolescente très dévêtue, sur le quai d'une gare, agressive et maladroite ; une *drag queen* en tête d'une *gay pride*, dans ma ville ; une carmélite bien silencieuse ; un moine tibétain « tout blanc ! » ; un Polynésien, à la télévision, tatoué de la tête aux pieds ; un

4. J. Oury, *Le collectif. Séminaire de Sainte-Anne*, Paris, Champ social éditions, coll. « Psychothérapie institutionnelle », 2005, p. 19.

5. M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, coll. « Quadrige » [1950], 1991 (« Essai sur le don », p. 143-280).

punk, en bas de chez moi, arborant ses piercings ; une altérité qui me déloge ; un voisin peut-être logé à la même enseigne que moi. L'étrangeté radicale nous inquiète autant qu'elle nous rassure sur « le sentiment d'être autre que l'autre ». Car l'étrangeté est, comme le disait Erving Goffman, parfois moins dans « ce qui s'écarte extraordinairement du commun [que dans] ce qui dévie communément de l'ordinaire ». Dès lors, « pour comprendre la différence, ce n'est pas le différent qu'il convient de regarder mais bien l'ordinaire<sup>6</sup> ».

Tout nous prédisposait à une rencontre, Jean-François Gomez et moi : nous avons lu et apprécié nos travaux respectifs avant de nous voir ; nous avons, tous deux, arpenté les territoires du travail social et de l'anthropologie ; nous avons des références partagées sur lesquelles peuvent prendre racine des positionnements éthiques ; nous avons même des amis communs. S'il ne fallait retenir qu'un point de capiton, sur lequel s'articule la majeure partie de notre travail, ce seraient résolument les rites. Nous avons d'ailleurs donné comme titre provisoire à ce projet d'écriture : *Traité de ritologie à l'usage des travailleurs sociaux*. De fait, les rites sont ici plus que les marottes des auteurs, plus qu'une éthique du travail social ; ils sont peut-être ce qui pourrait fonder une anthropologie des mondes contemporains. Nous y reviendrons aussi.

Notre abord des rites était assez différent dans la forme mais fort similaire sur le fond. En effet, Jean-François ayant exercé le travail social avec des populations diverses – il avait été éducateur de prévention – pour finir ses années professionnelles les plus essentielles avec des personnes adultes handicapées, s'était trouvé confronté, très tôt, à l'épineuse question de la mort. Elle est épine pour chacun – bien sûr – mais, particulièrement dans le champ du handicap, pour des tas de raisons complexes, les processus de deuil ont été et sont encore, souvent et tragiquement, escamotés. Il y avait donc, pour lui, institutionnellement, l'impérieuse nécessité, préalable à toute autre, « d'enterrer ses morts » ! Mes expériences éducatives m'avaient amené, pour ma part, auprès d'adolescents et de jeunes adultes, généralement en grande difficulté, « bloqués ». À ne pouvoir se sentir (ou se percevoir) avec nous (ou parmi nous), nombre d'entre eux étaient, simplement et dramatiquement, contre nous. Il y a dans l'opposition adolescente l'expression tragique d'une dignité à préserver, parfois à tout prix. Il me semblait que les logiques, les politiques mêmes, d'insertion

6. E. Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun » [1963], 1975, p. 150.

ou d'intégration se heurtaient là à une question plus fondamentale, celle de la place – on pourrait dire de la place et du lien, ou de la place reconnue socialement, mais ce serait presque un pléonasmisme –, et dans cette quête adolescente, la difficulté des ados les plus en difficulté non seulement à grandir mais à appréhender, un peu, un « devenir adulte », un possible « devenir adulte », un enviable « devenir adulte ». Jean-François comme moi avons bricolé – au sens de (re)collé les bris<sup>7</sup> – du rite à travers divers accompagnements « éducatifs » que nous évoquerons longuement. En fait – et c'est là le fond de l'affaire – nous avons permis et parfois – non sans risques – ouvert des passages. Roger Dadoun, le philosophe, psychanalyste et poète, sur *France Culture*<sup>8</sup>, donnait comme définition de l'anthropologie : « L'art de repérer les passages. » Les grands pédagogues du XX<sup>e</sup> siècle, plus que des éducateurs au sens professionnel du terme (d'aucuns se méfiaient même d'une certaine professionnalisation<sup>9</sup>), incarnaient avant tout des figures de passeurs. Il y a là, d'ailleurs, une position éthique à (re) défendre : la conformité, la norme, le contrôle, fussent-ils sociaux, s'accommodent fort mal du désir du sujet et de son émergence. Songeons un instant, pour illustrer cela, à l'histoire et à l'évolution des métiers de l'assistance sociale, de la philanthropie au service social. J'avais, il y a quelques années, proposé la métaphore du bord pour discerner une éthique du sujet. Si un individu s'est « égaré » et si un travailleur social est chargé de l'accompagner (mandaté pour cela), un choix idéologique s'ouvre au professionnel : va-t-il (au plus près de la mission confiée, au pied de la lettre) le ramener à sa famille, à l'église, à la mairie, à l'école, à la police, au bistrot, à l'hôpital, au centre hospitalier spécialisé, à la prison (sans préjuger de la bienveillance ou de la nocivité de ces lieux)... , ou au bord, au seuil du village, lui laissant le soin d'investir, à sa mesure, son espace et son temps ?

Mais si Jean-François et moi avons bien des points de convergence, nous avons aussi non des divergences mais des complémentarités. Ayant fait mes études en sciences sociales à Strasbourg (patrie, notamment, de Georg Simmel, Maurice Halbwachs, Abraham Moles, Julien Freund...), j'étais assez éloigné des approches macrosociologiques et plus attiré, jusque dans mes méthodes d'enquête, par des abords plus sensibles du social tels ceux de David Le Breton ou de François Laplantine. Mais

7. Cette notion de bricolage se retrouve chez F. Tosquelles, J. Oury, C. Lévi-Strauss, entre autres auteurs.

8. Dans l'émission de J. Munier, « À plus d'un titre », le vendredi 24 avril 2009.

9. Notamment F. Deligny, s'il ne fallait en citer qu'un !

Jean-François m'avait devancé en travaillant, bien plus en profondeur, les dimensions ouvertes par les histoires de vie (avec notamment Gaston Pineau, Martine Lani-Bayle). Par ailleurs, Jean-François s'était intéressé à l'anthropologie par sa recherche sur les rites, mais j'avais développé plus longuement cette réflexion par quelques années d'études et des enquêtes ethnographiques. « Ses » histoires de vie et « mon » anthropologie nous ont permis de repenser le social – et le travail social qui le borne – à partir de l'individuel et du collectif, comme autant de mouvements entre l'un et l'autre, de va-et-vient. Le travailleur social sait la difficulté à prendre en compte la singularité du sujet à l'aune de la dynamique du groupe. La psychothérapie institutionnelle a articulé l'aliénation psychique et l'aliénation sociale à partir des travaux de Marx et de Freud. L'anthropologie a pu définir les espaces de la tradition et ceux de la modernité à partir de la dialectique individu/collectif, mais aussi identité/communauté. Par exemple, en Nouvelle-Guinée, « c'est seulement la "tribu" qui constitue pour un Baruya une "société", tandis que "l'ethnie" constitue pour lui une communauté de culture et de mémoire, mais non une "société"<sup>10</sup> ». Dans le monde contemporain, à l'échelon planétaire comme à celui des microcosmes, une société donnée (un groupe social, sur un territoire, doté d'institutions) se différencie des communautés (électives) et des cultures (appartenances) qui peuvent, suivant les contextes, soit la constituer, soit l'englober. Une bonne part des conflits se nourrit, encore aujourd'hui, des oppositions entre les uns et les autres. Et les travailleurs sociaux sont confrontés à cela, c'est-à-dire aux blessures identitaires. Car l'identité, « c'est la cristallisation à l'intérieur d'un individu des rapports sociaux et culturels au sein desquels il/elle est engagé(e) et qu'il/elle est amené(e) à reproduire ou à rejeter<sup>11</sup> ».

À l'heure si « moderne » de la communication et de ses technologies, voire du « tout-communicant », nous avons décidé de renouer avec l'art fort « ancien » du dialogue, et donc d'entreprendre une série d'entretiens, enregistrés puis retranscrits<sup>12</sup>. Curieusement – mais peut-être pas, finalement –, ces temps de travail entre nous se sont déroulés dans un même espace, la maison de

10. M. Godelier, *op. cit.*, p. 41.

11. *Ibid.*, p. 49.

12. L'important et précieux travail de retranscription a été effectué, d'oreilles et de mains de maîtresse, par Carole Godar qui, au-delà d'un travail souvent laborieux de secrétariat, a soutenu notre entreprise par ses enthousiastes encouragements et, sur la durée, par ses amicaux conseils. Notre gratitude est immense et nous l'assurons ici de nos plus vifs remerciements et de notre amitié.

Jean-François, à Aigues-Mortes, et un même temps, mes possibles congés. Nous avons essayé ma maison de Strasbourg : nous nous y sommes détendus, goûtant pleinement d'amicaux moments, dans des cadres idylliques, au pied de la majestueuse cathédrale ou au milieu de vignobles ensoleillés, mais nous n'y avons pas travaillé ! Nous avons tenté Paris, une fois même avant un Noël, nous perdant, des heures, au Bazar de l'Hôtel de Ville pour trouver des piles pour un magnétophone qui ne marcha jamais ! Nous avons expérimenté les espaces de l'hypermodernité : Internet et ses courriels, messageries, *chats*, *MSN*, *Facebook* et autres trucs, sans plus de succès ! Nous avons besoin, pour appréhender la chair du monde, de nos corps, de nos voix, de nos présences incarnées dans un endroit d'élection où nous puissions nous sentir bien. Il nous fallait un temps et un espace – du temps et de l'espace – pour que d'un matériau informe nous façonnions – nous transmettions ? – une idée. C'est pas si mal une idée ; Einstein aurait eu la prétention d'avoir dit : « Il n'y a qu'une idée par siècle et j'ai la conviction d'en avoir eu une ! » C'est donc dans une terre de lagunes, bordée de marais salants, avec ses manades de taureaux, ses vols de flamants roses, à l'ombre des bastides médiévales, des remparts, de la tour de Constance, que nous avons devisé au rythme régulier de nos vacances, comme autant de parenthèses propices à poursuivre... cette idée.

Les prémisses à cette idée étaient les difficultés que connaît, aujourd'hui, le travail social. Tout y est malmené en amont (les formations) comme en aval (les pratiques), en haut (les politiques) comme en bas (les usagers). Les enjeux sont énormes dans un monde où les professionnels les moins formés, les moins aguerris, les moins payés, sont déjà en charge des publics et des situations les plus complexes. Dans un monde où les inégalités se creusent et où on finira, sans aucun doute, par demander aux plus démunis de s'occuper des encore plus démunis qu'eux ! Dans un monde où l'exploitation de la détresse – on dit la gestion des flux ! – devient une entreprise ouverte aux marchés publics. Dans un monde où la pensée s'éradique comme la mauvaise herbe sur un gazon d'herbes impeccablement clonées. Les enjeux donc du travail social sont immenses et nous pensions que l'anthropologie pourrait nous aider si ce n'est à les affronter du moins à mieux les analyser. En avançant, nous nous sommes rendu compte que le travail social pourrait bien, lui aussi, permettre une compréhension autre des enjeux d'une anthropologie des mondes contemporains. Mais il y a des intérêts comme des risques à opérer de tels rapprochements. Pour les entrevoir, opérons quelques détours.

Avec un brin de provocation, nous pourrions dire que les trois maux du travail social d'aujourd'hui sont aussi ceux qui l'ont nourri naguère, voire qui l'ont constitué : la sociologie, la psychanalyse et le corporatisme. Que n'a-t-on pas dit sur l'émiettement du savoir enseigné dès les premières écoles du travail social ? Des connaissances parcellaires, incomplètes, vulgarisées à l'excès, inappropriées... Certes, mais c'était aussi, dans bien des lieux, une opportunité de penser la complexité du monde par des abords novateurs par leur transdisciplinarité et avec, dans les premiers centres de formation, des enseignants de grande valeur dont certains sont passés à la postérité. Dans ces contextes, la sociologie a offert des constats, la psychanalyse une approche, parfois en opposition, parfois complémentaire. Les travailleurs sociaux avaient alors une lecture des déterminants sociaux et étaient reconnus dans une clinique éducative. Les excès étaient prévisibles, et la lutte des classes comme l'inconscient sont devenus des outils pernicieux de légitimation : militantisme échevelé où l'on devient porte-parole des exclus (qui du coup ne l'ont plus, la parole !), apprenti sorcier de la thérapie, en renvoyant un peu systématiquement à Œdipe ce qui n'est, au bout du compte, qu'à César !

Le corporatisme a aussi ses bons côtés : donner à une profession ses lettres de noblesse. Mais à s'arc-bouter sur des prérogatives, on a d'abord créé des clivages entre les métiers (il n'est pas si loin le temps où les assistantes sociales ne frayaient pas avec la valetaille des éducateurs spécialisés !), puis des flous artistiques (« on fait tous le même travail » même si on n'a pas le même statut et donc le même salaire !), pour aboutir à des méconnaissances patentes (d'un public à l'autre, d'un secteur à l'autre, parfois d'un service à l'autre). Le travail social a loupé son objectif : il ne fédère rien ! Étayés par un syndicalisme, nécessaire, voire vital, mais trop souvent hors d'âge, les bons combats n'ont pas été menés, en particulier celui qui aurait permis, au début des années 1980, de reconnaître le travail social (et la formation des travailleurs sociaux) comme une discipline scientifique. Il est vrai qu'il aurait fallu une Université plus pugnace, plus intéressée, plus ouverte sur le monde en général, le travail social en particulier. Ces temps-là sont révolus. Demain, peut-être, l'Université – à l'image de ce qui se fait dans d'autres pays – récupérera les formations de niveaux 1 à 3<sup>13</sup>, laissant aux actuelles écoles les formations de

13. Tels les directeurs, les chefs de service, les éducateurs spécialisés, les assistants de services sociaux...

niveaux 4, 5 et en deçà<sup>14</sup>. Il y aurait une belle alternative, soutenue actuellement par les principales fédérations des organismes de formation (UNAFORIS), celle de créer des hautes écoles en travail social, regroupant tous les niveaux. Mais, aussi du fait des disparités régionales, cette idée reste pour l'heure une utopie, c'est-à-dire un vrai projet, quelque chose que nous désirons ardemment mais qui demeure en tension<sup>15</sup>. Par ailleurs, pour le présent du travail social comme pour son avenir, il reste une parente pauvre si ce n'est une grande absente : la recherche. Des pôles « recherches » associant centres de formation en travail social et universités se sont créés régionalement. Mais les moyens octroyés par les DRJSCS (Direction régionale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale) sont, pour l'heure, ridicules au regard des enjeux.

L'anthropologie pourrait offrir au travail social une occasion de se repenser, et inversement l'anthropologie pourrait se renouveler, y compris dans de nouveaux objets d'étude au plus près des territoires arpentés par les travailleurs sociaux. Nous développerons cela plus loin. Mais il y aurait deux clauses à ce pacte civil de solidarité (PACS). La première, c'est que l'anthropologie, en tant que science sociale, ne produise pas un métadiscours de plus. Le travail social est friand de « tartes à la crème », et de bonnes idées se vident alors de toute substance ; il en est ainsi de la médiation, de l'interculturel, etc. Le travail social n'a pas eu besoin, pour exister, de la sociologie, ni de la psychanalyse, même s'il peut y puiser des inspirations fécondes. Il n'aura pas plus besoin de l'anthropologie, mais pourrait y trouver matière à réflexion et outils. La seconde clause, corollaire à la précédente, c'est que l'anthropologie ne commette pas les mêmes erreurs que ses illustres prédécesseurs (« psys » et « socios ») et admette qu'elle a autant à apprendre qu'à transmettre.

Il y aurait donc une posture et une démarche anthropologiques proches de celles inhérentes au travail social. Les professionnels de ces deux champs ont chacun leur terrain et leur exploration de celui-ci. S'il accompagne un processus d'invasion ou de colonisation, le chercheur se trouve embringué dans des rapports ambigus d'entrée de jeu. Mais quels que soient les motifs et les conditions de son étude, il n'y a pas de neutralité anthropologique. Les

14. Tels les moniteurs-éducateurs, les aides médico-psychologiques, les auxiliaires de vie sociale (anciennement aides à domicile), la cohorte des personnels non diplômés et non qualifiés...

15. Cf. « Mettre en place des hautes écoles en travail social », interview de Pierre Gauthier, *Actualités sociales hebdomadaires*, n° 2667, 9 juillet 2010.

grands explorateurs y ont laissé des plumes, parfois leur vie<sup>16</sup>. Le travailleur social peut, lui aussi, découvrir un nouveau territoire, une population, une institution, un public ; il peut, lui aussi, y perdre la vie. Lui aussi n'arrive ni vierge, ni indemne de représentations inculquées tout au long de sa vie. Ces dernières peuvent faire de lui un colon, un despote, ou au contraire un voyageur humble. Il n'y a pas plus ici de neutralité. Et la bienveillance n'est que la partie visible d'une pièce à deux faces.

L'anthropologie fait débat jusque dans sa définition. En effet, même si les disciplines des sciences sociales ne sont plus aussi étanches qu'elles l'ont peut-être été à leurs débuts, la sociologie reste identifiée à l'étude des interactions sociales dans les sociétés dites industrialisées ou, plus prosaïquement, modernes, l'ethnologie demeurant l'étude des sociétés coutumières, dites encore de la tradition, et la démographie, l'étude quantitative et statistique des phénomènes sociaux. Pour les Anglo-Saxons, l'ethnologie et l'anthropologie sont assez fréquemment une seule et même chose. Ainsi la première ethnographie de la société camerounaise des Dowayo, réalisée par le *so british* Nigel Barley, a-t-elle été publiée sous le titre *The Innocent Anthropologist*<sup>17</sup> ! Mais, dans le contexte européen, une voie médiane a été pensée qui pose l'anthropologie, dans ses composantes sociales, culturelles et politiques, comme une étude de l'homme dans sa globalité, entre ses aliénations sociales et ses aliénations psychiques, avec ses multiples appartenances<sup>18</sup>, ses manières d'interagir dans son quotidien, sa réalité la plus absconse – que colorent ses imaginaires, personnels ou collectifs – et ses capacités d'imprégnation des signes et de la reconnaissance des symboles qui l'inscrivent dans sa culture.

En fait, l'anthropologie est un regard distancié qui permet, par exemple, à Margaret Mead<sup>19</sup> de réfléchir sur son monde, sa culture, son pays (notamment la condition des femmes, l'inter-générationnel, les crises de la jeunesse...), à partir de ses travaux sur d'autres mondes, d'autres cultures, d'autres pays. Une

16. Pensons par exemple au Suisse Manser, défenseur du peuple penan, dans la région du Sarawak sur l'île de Bornéo, disparu en l'an 2000. De lourds soupçons pèsent sur les exploitants forestiers dont on connaît les méthodes d'intimidation. Bruno Manser avait organisé, contre eux, une riposte politique.

17. N. Barley, *Un anthropologue en déroute*, Paris, Petite Bibliothèque Payot [1983], 1994.

18. J. Lévine, *op. cit.*, pense que l'appartenance est aujourd'hui, dès l'école, pour le petit d'homme, le principal problème anthropologique.

19. M. Mead, *Du givre sur les ronces. Autobiographie*, Paris, Le Seuil [1972], 1977.

anthropologie d'ailleurs pour ici<sup>20</sup>. Marc Augé nous le précise un peu plus, en postulant que « d'emblée, l'ethnologue doit se faire ethnologue et l'ethnologue anthropologue. Entendons par là que, dès ses premières observations, consacrées à telle ou telle activité particulière, l'ethnologue est amené à s'intéresser en ethnologue à toutes les dimensions du groupe qu'il étudie, et à situer ce groupe lui-même, sous l'un de ses aspects ou en totalité, dans un contexte anthropologique plus large<sup>21</sup> ». Un peu plus loin, il évoque une posture, presque un costume qui, s'il sied fort bien à l'anthropologue, pourrait convenir, sans grandes retouches, au travailleur social, qu'on en juge : « La position de l'anthropologue est toujours une position d'extériorité par rapport au jeu des relations qu'il étudie. Cette extériorité est ce qui le définit, aussi bien du point de vue de la méthode (il contacte des informateurs, essaie de se faire accepter et comprendre, d'apprendre la langue...) que du point de vue de l'objet : jamais il ne sera l'un de ceux qu'il étudie, il le sait et eux le savent, même si certains ethnologues, par vanité, naïveté ou calcul, ont parfois fait mine de se laisser absorber par leur objet d'observation, par exemple en se faisant initier à tel ou tel culte. Il n'est pas l'un d'entre eux, mais il tente de s'en rapprocher et eux aussi se rapprochent de lui, pour le meilleur ou pour le pire<sup>22</sup>. » Les imaginaires, ici, peuvent aussi être ceux de la contamination.

On ne sort pas indemne de la rencontre avec l'autre, si on l'accepte, qu'il soit inuit, bamiléké, kalash, toltèque ou, plus proche de nous, affublé d'une distinction : sans domicile fixe, de banlieue, délinquant, toxicomane, immigré, demandeur d'asile, etc. Ainsi, je trouve quelques analogies à avoir, pendant une mission de deux ans et demi, partagé un peu le quotidien de jeunes garçons, délinquants multirécidivistes, dans des centres d'éducation renforcée (CER), et la mission plus ethnographique que je viens d'entamer au Congo-Brazzaville où, avec l'aide d'enfants et d'adolescents des écoles de brousse, je tente de recueillir les traditions orales. Dans l'une et l'autre situation, des codes, des rituels, des imaginaires, préexistent chez l'accueilli comme chez l'accueillant. L'appropriation, dans les deux sens, une nécessaire adaptation. « Le

20. En 1994, j'avais sous-titré un premier ouvrage collectif sur les rites de passage : *d'ailleurs, ici, pour ailleurs*. T. Goguel d'Allondans (sous la direction de), *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques sociales transversales ».

21. M. Augé, *Le métier d'anthropologue. Sens et liberté*, Paris, Galilée, coll. « L'espace critique », 2006, p. 42.

22. *Ibid.*, p. 42-43.

sens, pour l'anthropologue, c'est toujours le sens social, les significations instituées et symboliques du rapport à autrui<sup>23</sup>. »

Or, qui suis-je pour l'autre ? Qui est-il pour moi ? Les enfants de Kinsoundi Barrage, petit village (en banlieue sud-ouest de Brazzaville) où je réside, ont tranché, joyeusement, amicalement, je suis du « jamais vu », un *mundélé* (Blanc). Mais que leur importe d'être *ndombi* (Noirs) puisqu'ils le sont tous. « Cette part des rapports sociaux qui existe à l'intérieur des individus est ce que j'appelle leur armature "idéelle et subjective", qui n'est pas faite seulement de représentations mais aussi de principes d'actions et d'interdictions<sup>24</sup>. » Qu'est-ce que je peux comprendre, moi le Français de France, le Vosgien dans l'âme et le cœur (c'est-à-dire des origines), l'anthropologue éducateur (à moins que ce ne soit l'éducateur anthropologue), de cette autre réalité, de cette aire culturelle kongo, où sévissent encore des milices armées, des populations traumatisées, des épidémies et des pauvretés qui n'épargnent qu'une minorité de corrompus arrogants ? Que puis-je comprendre des traditions orales qui, comme les innombrables grains de sable du désert, sont soumises aux vents malins de l'Histoire ?

L'anthropologue qui a la chance d'avoir été éducateur préalablement a un indiscutable avantage sur ses collègues formés sur les seuls bancs de l'université. S'il peut partager avec eux l'amour des autres, des rencontres, de l'étrange et de l'inattendu, il les a, lui, déjà éprouvés, physiquement et psychiquement, sur ces terrains d'un social en travail. Il sait ce que sont les convictions qui s'ébranlent, les doutes qui s'installent, les valeurs qui s'érodent puis se raffermissent. Il a dépassé l'exotisme des encarts publicitaires, il fait désormais partie d'un autre paysage. Il est passé de l'entre-soi (« un village de vacances aux hautes et infranchissables palissades ») à l'entre-nous (entre nomadisme et hospitalité). Il y a d'ailleurs un même regard porté couramment par le quidam sur l'anthropologue et sur le travailleur social : « Oh ! C'est formidable ce que vous faites... Oh ! Je ne pourrais pas... »

La similitude ne s'arrête point là. Ils arpentent des territoires où la complexité se pare des oripeaux d'une apparente simplicité qui a nourri bien des mépris tant à l'égard, hier, des sauvages, des primitifs, des demi- ou semi-civilisés<sup>25</sup>, qu'aujourd'hui des RMistes, clochards et autres tout-venant. Face à la fin du rêve des

23. M. Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1994, p. 22.

24. M. Godelier, *op. cit.*, p. 44.

25. Appellations courantes au début du XX<sup>e</sup> siècle y compris à l'université.

jeunes explorateurs (découvrir une terre et un peuple vierges<sup>26</sup> de toute influence), Georges Balandier nous propose, pour une possible anthropologie du XXI<sup>e</sup> siècle, d'aller désormais explorer les « nouveaux nouveaux mondes<sup>27</sup> ». S'il identifie là, en premier lieu, les territoires virtuels<sup>28</sup> que sillonnent désormais nombre de nos contemporains, d'autres « nouveaux nouveaux mondes » sont à nos portes : ce sont les territoires si proches et en même temps si méconnus où vivent celles et ceux qui restent à la marge de la croissance, de la prospérité, de la sociabilité convenue et convenable ; celles et ceux qui, hors la norme, sont parfois hors la loi, hors d'eux ; celles et ceux auxquels s'adressent les travailleurs sociaux.

L'anthropologue Maurice Godelier, lors du congrès « Différences dans la civilisation » (Cultures en mouvement, Cannes, juillet 2001), s'emporta quelque peu en osant un retournement d'hypothèse : « Non, les sociétés modernes ne sont pas, comme vous le disent les journalistes, de plus en plus individualistes. Les sociétés modernes isolent de plus en plus l'individu. Ce n'est pas tout à fait la même chose. » De fait, dans ces dialectiques complexes individu/collectif, tradition/modernité – que soulignent nos trois épigraphes – un horizon se dessine que nombre d'anthropologues<sup>29</sup> avaient déjà anticipé : l'isolement des plus précaires d'entre nous. C'est aux solitudes immenses que devra s'attaquer le travail social de demain. Pour autant, il ne s'agit pas d'une atomisation du social. Même Jean-François Lyotard, à qui nous devons le concept de postmodernité, reste prudent. Évoquant une de ses idées phares, la décomposition des « grands récits », il met en garde ceux qui l'analysent « comme la dissolution du lien social et le passage des collectivités sociales à l'état d'une masse composée d'atomes individuels lancés dans un absurde mouvement brownien. Il n'en est rien, c'est une vue qui nous paraît obnubilée par la représentation paradisiaque d'une société "organique" perdue. Le soi est peu, mais il n'est pas isolé, il est pris dans une texture de relations plus complexes et plus mobiles que jamais. Il est toujours, jeune ou vieux, homme ou femme, riche ou pauvre, placé sur des "nœuds" de circuits de communication, seraient-ils infimes. Il est préférable

26. Les fantasmes de la virginité, de la pureté, ont, à travers les âges, de belles constances !

27. G. Balandier, « Une anthropologie est-elle encore possible ? » dans A. Touati (dir.), *Aux limites de l'humain*, Antibes, Cultures en mouvement, 2003, p. 31-36.

28. G. Balandier, « Entretien avec Georges Balandier », *Cultures & Sociétés*, Paris, Tétraèdre, n° 9, janvier 2009.

29. Par exemple : M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1976, qui démontre que les solidarités s'épuisent dans nos sociétés riches alors qu'elles subsistent dans des sociétés pauvres.

de dire : placé à des postes par lesquels passent des messages de nature diverse. Et il n'est jamais, même le plus défavorisé, dénué de pouvoir sur ces messages qui le traversent en le positionnant, que ce soit au poste de destinataire, ou de destinataire, ou de référent. Car son déplacement par rapport à ces effets des jeux de langage [...] est tolérable au moins dans certaines limites (encore celles-ci sont-elles floues) et même suscité par la régulation et surtout par les réajustements dont le système s'affecte afin d'améliorer ses performances<sup>30</sup> ».

Le risque est grand toutefois de cliver des groupes et des populations, de stigmatiser un peu plus celles et ceux qui dérangent un ordre établi, de savoir péremptoirement pour soi et éventuellement pour l'autre ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Si, comme le pense Blaise Pascal, « le cœur a ses raisons que la raison ignore », les affects nourrissent tous les ethnocentrismes. « Or, en forçant un peu les termes, j'avancerai que l'anthropologie est d'abord une analyse critique des ethnocentrismes culturels locaux ou, pour le dire autrement, que son objet principal, focal, est la tension entre sens et liberté (sens social et liberté individuelle) dont procèdent tous les modèles d'organisation sociale, des plus élémentaires aux plus complexes. C'est dire qu'elle a encore du pain sur la planche<sup>31</sup>. »

Thierry Goguel d'Allondans

30. J.-F. Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 31.

31. M. Augé, *Le métier d'anthropologue. Sens et liberté*, op. cit., p. 65-66.

I  
Un anthropologue  
à la cuisine

Jean-François Gomez  
interroge Thierry Goguel d'Allondans

*Qu'importe le chemin. Tous les chemins se valent.  
L'important est de suivre un chemin qui a du cœur.*  
Carlos Castaneda



### Où don Juan explique à Carlos Castaneda comment le sorcier Belisario lui apprend l'art du *traqueur*

« Tandis que don Juan courait pour sauver sa vie, le monstre le poursuivait, de très près, à travers les buissons en faisant un bruit retentissant. Don Juan me dit que ce son était le plus effrayant qu'il eût jamais entendu. Il vit enfin les mulets qui se déplaçaient lentement au loin et appela au secours en hurlant.

Belisario reconnut don Juan et courut vers lui en affichant une terreur non déguisée. Il jeta à don Juan le paquet de vêtements féminins en criant : "Cours comme une femme, espèce d'idiot."

Don Juan admit qu'il ne savait pas comment il avait eu la présence d'esprit de courir comme une femme, mais il le fit. Le monstre cessa de le poursuivre. Et Belisario lui dit de se changer rapidement pendant qu'il tenait le monstre en échec.

Don Juan se joignit à la femme de Belisario et aux muletiers souriants sans avoir de regard pour personne. Ils revinrent sur leurs pas et s'engagèrent sur d'autres pistes. Personne ne parla pendant plusieurs jours ; puis Belisario lui donna tous les jours des leçons. Il dit à don Juan que les femmes indiennes étaient pratiques et allaient directement au fond des choses, mais qu'elles étaient aussi très timides et que, lorsqu'on les défiait, elles manifestaient des signes physiques de peur qui se traduisaient par des yeux fuyants, des lèvres pincées et des narines dilatées. Tous ces signes s'accompagnaient d'un entêtement craintif, suivi d'un rire timide.

Il faisait pratiquer à don Juan ses talents de comportement féminin dans toutes les villes qu'ils traversaient. Et don Juan croyait franchement qu'il lui apprenait à devenir acteur. Mais Belisario insistait sur le fait qu'il était en train de lui enseigner l'art du *traqueur*. Il dit à don Juan que *traquer* était un art applicable à toute chose, et qu'il fallait franchir quatre étapes pour l'apprendre : l'implacabilité, la ruse, la patience et la gentillesse.

Je me sentis encore une fois obligé d'interrompre son récit.

– Mais l'art du *traqueur* ne s'enseigne-t-il pas dans un état profond de conscience accrue ? demandai-je.

– Bien sûr, répondit-il avec un sourire. Mais tu dois comprendre que, pour certains hommes, porter des vêtements de femme, c'est accéder à la conscience accrue. En réalité, ce genre de méthode est plus efficace que celui qui consiste à pousser le point d'assemblage, mais très difficile à mettre sur pied.

Don Juan me dit que son *benefactor* l'exerçait tous les jours aux quatre dispositions de l'art du traqueur et insistait pour que don Juan comprenne que l'implacabilité ne devait pas être de la dureté, que la ruse ne devait pas être de la cruauté, que la patience ne devait pas être de la négligence, et que la gentillesse ne devait pas être de la sottise. »

Carlos Castaneda, *La force du silence. Nouvelles leçons de don Juan*, traduit de l'anglais par Amal Naccache, Paris, ©Éditions Gallimard, coll. « Témoins » [1987], 1988, p. 78-79.

## L'individu, la communauté et la place

JEAN-FRANÇOIS GOMEZ: Nous sommes dans ma maison d'Aigues-Mortes, que tu aimes bien, et nous allons, au risque de surprendre nos lecteurs, oser quelques détours pour aller de nos trajets à quelques projets pour un travail social en friche. J'avais envie, dans ce moment de réflexion, de te soumettre une première question que je me suis souvent posée à ton sujet en lisant tes livres, en t'entendant et en travaillant avec toi sur la question des rituels: pourquoi cette question de la ritualité, des rituels, des rites de passage, a-t-elle autant d'importance dans ton travail? On retrouve encore cette préoccupation dans tes *Anthropo-logiques d'un travailleur social*<sup>1</sup> et auparavant tu avais déjà repris la notion de rites de passage dans un ouvrage<sup>2</sup>. Tu avais, avant moi, participé à des colloques sur cette question et notamment dirigé une publication chez érès<sup>3</sup>.

THIERRY GOGUEL D'ALLONDANS: Tu l'as sans doute toi aussi remarqué, souvent, les ouvrages collectifs ponctuent les travaux plus individuels.

J.-F.: Donc, c'est une question qui te poursuit depuis longtemps désormais. Et puis, j'ai vu émerger chez toi, à certains moments, de nouveaux axes de travail sur les rites de passage qui m'ont intéressé. J'aime bien que le chercheur d'un seul coup surgisse dans son écriture ou s'y déplace brusquement. À propos de

---

1. T. Goguel d'Allondans, *Anthropo-logiques d'un travailleur social. Passeurs, passages, passants*, Paris, Téraèdre, coll. «L'anthropologie au coin de la rue», 2003.

2. T. Goguel d'Allondans, *Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold Van Gennep*, Québec, Presses de l'université Laval, coll. «Lectures», 2002.

3. T. Goguel d'Allondans, A. Adam (sous la direction de), *Rites de passage: d'ailleurs, ici, pour ailleurs*, Toulouse, érès, 1994.

certaines de tes textes, je me suis dit: «J'aurais pu écrire les choses comme ça...» Il me vient à l'esprit la description d'une rue de Strasbourg où tu vis : j'ai l'impression de revoir la rue de Béziers où je suis né, avec tous les bruits, les odeurs, la vieille épicerie, le bar à vin... Tu évoques toute l'évolution du monde qui se déritualise justement, ce qui me conduit à cette question: pourquoi cette importance si grande accordée aux rituels?

T.: Je répondrai plus facilement à une partie de ta question et plus difficilement à l'autre. J'ai commencé à m'intéresser aux rites de passages lorsque j'ai rencontré le concept. J'étais à l'école d'éducateurs spécialisés de Strasbourg, au début des années 1980. Un jour, un hurluberlu génial est venu faire un seul cours aux futurs éducateurs que nous étions, c'était Charles-Henry Pradelles de Latour (un nom encore plus long que le mien, si c'est possible). Il est venu nous parler des rites de passage.

J.-F.: C'est ainsi Charles-Henry, un anthropologue donc, qui t'a initié?

T.: C'était la première fois que j'entendais parler de ça. Il n'avait pas encore publié ses travaux sur l'ethnopsychanalyse et les Bamiléké (Cameroun). Il est venu nous parler de ce qui allait donner la substance de ce livre<sup>4</sup>, quelques années plus tard. Tout de suite, ce fut une révélation, le déclic.

J.-F.: Tu n'es pas le seul chercheur qui a été éveillé par Charles-Henry Pradelles de Latour!

T.: Sûrement. Ce qui rendait propice ce déclic m'est apparu bien des années après. À savoir que la formation, et notamment la formation des travailleurs sociaux qui nous préoccupe tous les deux, est un processus d'initiation; cela a été peut-être, pour bon nombre d'entre nous, un rite de passage, mais je ne le savais pas à l'époque. D'être moi-même pris, sans le savoir encore, dans un processus d'initiation a fait que ce cours sur les rites de passage a raisonné immédiatement. C'était la partie facile de ta question.

J.-F.: La question de l'initiation n'est pas si simple. Tu l'as évoquée dans un livre qui réunissait plusieurs textes de forma-

4. C.-H. Pradelles de Latour, *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Paris, EPEL, «École lacanienne de psychanalyse», 1991.

teurs avec Pierre Le Roy<sup>5</sup>? Où d'ailleurs tu me cites<sup>6</sup>. Pour dire que le processus de formation est une initiation. Mais ne vas-tu pas trop vite? L'as-tu vraiment trouvé à ce moment-là? C'est ce que tu dis beaucoup plus tard, aujourd'hui.

T.: Je baignais là-dedans; j'étais comme ce coureur cycliste accusé de dopage, c'était «à l'insu de mon plein gré<sup>7</sup>». En revanche, une partie de ta question est beaucoup plus délicate: pourquoi, après ce déclic, c'est resté le point d'ancrage, la porte d'entrée de tous mes travaux? Quelle en est la raison? Je me suis demandé, à un moment donné, si, en filant la métaphore du passeur – je revisitais cette métaphore pour les travailleurs sociaux –, le travailleur social, qui est indiscutablement un passeur, à force de faire passer d'une rive à une autre, n'est pas finalement celui qui risque de ne jamais passer lui-même? Du coup, ça a interrogé ma propre histoire; je me suis dit que le spécialiste des rites de passage pourrait se définir comme celui qui est encore dans l'entre-deux, entre deux rives. Il est bien content de voir passer les autres, il sait même les faire passer ou leur indiquer le bon passage, mais il n'est pas encore tout à fait prêt, lui, à passer.

J.-F.: Cela étant, il faut bien que le passeur ait une petite cabane – résidence principale ou secondaire? – à côté de la rivière. Et qu'il puisse séjourner là pour attendre les gens qui ont besoin de passer, pour que ces derniers n'attendent pas trop. Il faut qu'il soit repéré, qu'il ait un minimum de territoire. Je me souviens d'un ouvrage de Hermann Hesse, qui ne cesse de parler de l'initiation<sup>8</sup>: une partie de son initiation se fait justement dans la cabane d'un passeur, à regarder les gens passer. Il y a quelque chose à découvrir ou à creuser sur la place.

T.: Et en parallèle retravailler Flaubert et son passeur, saint Julien l'Hospitalier, qui fait passer, *in extremis*, un lépreux.

J.-F.: C'est un roman?

5. T. Goguel d'Allondans, «La formation: un processus d'initiation», dans *Actes des états généraux des formateurs* (6 mars 1999), Bordeaux, AFORSSE, 1999.

6. «La formation relève plus d'un processus d'initiation que d'un apprentissage de connaissances.» J.-F. Gomez, *L'éducateur et son autre histoire*, Genève, Éditions des Deux Continents, 1994.

7. Il s'agit bien sûr de R. Virenque largement parodié, notamment par *Les guignols de l'info*, pour cette phrase malheureuse.

8. H. Hesse, *Siddhartha*, Paris, Grasset, 1925.

T. : C'est un recueil de trois nouvelles intitulé *Trois contes*<sup>9</sup>.

J.-F. : Comme les trois étapes d'un rite de passage ?

T. : Exactement. Un de ces contes, « La légende de saint Julien l'Hospitalier », est d'ailleurs merveilleux à aborder avec les travailleurs sociaux, puisqu'il parle du don de soi absolu, jusqu'à la mort, sans distance, mais c'est un passeur. Saint Julien se donne, corps et âme lorsqu'il est passeur, puis il est appelé aux cieus. Il est dans la transcendance. J'ai travaillé saint Julien l'Hospitalier avec des travailleurs sociaux.

J.-F. : Pourquoi l'appelait-on l'Hospitalier ?

T. : Parce qu'il soignait. Ce n'était pas seulement sur le versant de l'hospitalité, c'était sur le versant du soin, puisqu'il soignait les malades.

J.-F. : Hospitalier voulant dire soignant. Ce mot a, me semble-t-il, la même étymologie qu'hospice : ce terme est récurrent dans ton travail, d'ailleurs un de tes ouvrages a pour titre...

T. : *Errances et hospitalité*<sup>10</sup>.

J.-F. : Hospitalité... c'est un mot à creuser, que tu as travaillé ?

T. : Oui. Par la suite, quand j'ai rencontré Jean Oury, on a largement repris ces mots-là. Il me disait, par exemple, à quel point il préférerait le mot asile parce que, au moins, ça voulait dire quelque chose : on offrait l'asile...

J.-F. : Asile voudrait dire étymologiquement « lieu inviolable », n'est-ce pas <sup>11</sup> ?

9. G. Flaubert, *Trois contes*, Paris, Gallimard, 1966.

10. T. Goguel d'Allondans et M. Klinger, *Errances et hospitalités. L'accueil et l'accompagnement d'adultes en difficulté. La cité Relais à Strasbourg*, Toulouse, érès, coll. « ETHISS », 1991.

11. Asile vient effectivement du grec *asulos* « qu'on ne peut saisir » et signifie « lieu sacré » : A. Rey (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1998, p. 227.

T. : Quand j'étais enfant, l'hôpital civil de Strasbourg était un lieu d'hospitalité, absolument incroyable, pour toutes les personnes en perte. Petit à petit, j'ai vu cette hospitalité s'éteindre et l'hôpital devenir un lieu froid et aseptisé. Je me souviens même qu'à l'hôpital civil de Strasbourg, progressivement, tous les lieux où les exclus pouvaient éventuellement se réfugier avaient été enlevés : les cabanes des ouvriers, des jardiniers, les toilettes publiques à l'intérieur de l'enceinte ; pour que, surtout, ces personnes-là n'y traînent pas puisqu'elles n'étaient déjà plus acceptées dans l'hôpital.

J.-F. : Voilà le regard de l'anthropologue ! Pourtant, je souhaiterais que nous revenions un peu en arrière. Nous en étions aux premières émotions, ou aux premières réflexions du chercheur lors de la confrontation avec les travaux de Pradelles de Latour. Arnold Van Gennep dit que les rites de passage ont été une illumination pour lui, et il semble bien que c'était une illumination pour toi aussi.

T. : C'était ma route de Damas, mais je n'étais pas saint Paul !

J.-F. : Il y a eu découverte d'un concept, lumineux pour toi, et dont tu suis la trace après, sans arrêt. Raconte-nous comment cela a pu se passer. As-tu fait des rapprochements avec ta vie personnelle, avec ton propre parcours initiatique ?

T. : Les rapports avec ma vie personnelle sont venus plus tard, me semble-t-il. J'ai plutôt commencé par faire les liens avec des aventures plus professionnelles. Par exemple, en travaillant comme éducateur en prévention spécialisée, j'ai rencontré des bandes de jeunes. À cette époque-là elles existaient encore ; dès l'entrée en bande, elles étaient très structurées, avec des systèmes de solidarité, des formes archaïques d'initiation, des défis, des épreuves... Il y avait aussi des marquages corporels, des adolescents entraient dans la bande en changeant de nom, en prenant un nom d'emprunt. On était déjà dans quelque chose que la lecture du concept de Van Gennep permettait d'éclairer différemment.

J.-F. : C'étaient des expériences que tu avais faites avant de t'engager dans la formation ? C'était l'époque bénie où, avant d'entrer en formation, on avait travaillé deux ou trois ans et du coup, dans celle-ci, on continuait à travailler des questions théoriques et pratiques déjà repérées.